



Route du Saint-Gothard.

LES ROUTES DES MONTAGNES EN SUISSE

Les excursions dans les montagnes n'ont pas eu toujours la popularité dont elles jouissent aujourd'hui. Il fut un temps, et il n'est pas loin, où un voyage entre ces gigantesques forteresses, aux parois hérissées, aux murs énormes, qui semblent imposer à l'homme d'infranchissables obstacles, ne semblait être rien moins qu'une partie de plaisir. Si quelque grave circonstance engageait parfois un honnête chrétien à s'aventurer à travers les étroits défilés des Alpes ou des Pyrénées, il ne parlait pas sans avoir réglé ses affaires spirituelles et temporelles et fait un vœu à la madone du sanctuaire vénéré pour obtenir sa protection et la grâce d'un heureux retour. Les montagnes étaient regardées comme un séjour d'horreur, comme des lieux maudits, frappés par la colère divine en châtiment des crimes de leurs anciens habitants. Leur trouver des beautés, admirer les sites et les effets produits par les rayons du soleil et les neiges sur leurs croupes rocheuses et leurs glaciers éblouissants, ne fût venu à l'esprit de personne. Leur aspect semblait laid, hideux, propre seulement à inspirer la terreur et l'effroi. Les récits fantastiques inventés par l'imagination populaire trouvaient aisément crédit à leur sujet. Il y a cent cinquante ans à peine, un intrépide et savant naturaliste, J.-F. Schenckler, publiait un ouvrage sur ses voyages dans les montagnes, intitulé *Itinera per Helvetiae Alpinae regiones*. Parmi les figures dessinées sur les pages, on voit des Chimères, des serpents à tête de lion, des hydres et des monstres divers dont il n'avait pas craint de

peupler ces régions d'après le témoignage trop crédule porté par les habitants et accepté naïvement par lui et par ses lecteurs. Ce fut un Genevois, Horace-Bénédict de Saussure, qui inspira à ses contemporains l'amour dont il s'était épris pour les montagnes en apprenant à les connaître par de fréquentes promenades à travers leurs sentiers jusque-là déserts. Il fit en 1760 sa première ascension au mont Brévent, d'où il vit le Mont-Blanc face à face. Dès lors il n'eut plus qu'une pensée : gravir jusqu'au sommet ce mont géant réputé inaccessible. Pendant vingt-sept étés, il vécut au milieu des bonnes populations de montagnards qui habitent ces contrées, gravissant leurs sentiers, explorant les sommets, les gorges et les vallons reculés. Dans l'intervalle, ses écrits, empreints d'une vive admiration de la nature, propageaient le goût des voyages. On commença à pénétrer en Suisse, à se confier à la conduite des montagnards dont l'auteur avait loué la probité fidèle. Grâce à lui, la profession de guide, si répandue maintenant, fut créée. La reconnaissance de ces honnêtes gens ne manqua pas à leur bienfaiteur. Leurs efforts dévoués réussirent enfin à lui faire gravir la cime de ce Mont-Blanc, objet de ses désirs depuis vingt-sept ans. Il l'atteignit le 2 août 1787.

L'engouement et la mode vinrent bientôt se joindre à l'amour vrai de la nature. La foule bizarre des touristes hétéroclites, en quête d'amusements et de distractions factices, envahit la Suisse, amenant avec elle le luxe tapageur des hôtels, des fêtes et des équipages que l'on voit aujourd'hui. Les beautés du pays, exploitées et partout mises à prix par des spéculateurs avides, ont perdu ce charme du silence

désirer, ils sont conduits dans un endroit spécial appelé *lazaret*. Ils sont internés là le temps nécessaire, et, si le médecin ne constate rien d'inquiétant, il leur permet de continuer leur route.

Il est enfin une dernière précaution très importante. Tout en leur délivrant le passeport que vous savez, on demande à chaque voyageur le nom du lieu où il se rend et son adresse. Muni de cette indication, on expédie au maire de l'endroit la carte ci-dessous :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
~~~~~  
**POSTE SANITAIRE DE LA FRONTIÈRE**

MONSIEUR LE MAIRE,

*J'ai l'honneur de vous informer que M.....*

*venant de.....*

*qui a subi à la frontière la visite médicale prescrite, et qui a déclaré vouloir se rendre dans votre commune où il aura son domicile, rue....., n°....., est parti aujourd'hui d'ici muni du Passeport sanitaire.*

....., le ..... 189

Le Directeur du Poste sanitaire,

Comme le choléra ne se déclare que cinq jours après que l'on en a contracté le germe (c'est ce qu'on appelle la période d'incubation, pendant cinq jours le nouvel arrivé est soumis aux visites régulières du médecin désigné par le maire.

Voilà, mes amis, comment fonctionnent et à quoi servent les postes sanitaires institués pour nous préserver du choléra. Malgré cela, le fléau pénétrerait-il chez nous, je n'en sais rien. Quand l'homme a fait tout ce qui était humainement possible, il ne lui reste plus qu'à se remettre entre les mains de Dieu.

PIERRE LINOT.

IDA

(Voir pages 236 et 251.)

II

LES CALCULS DE WILHELM MULLER (suite).

En mimant cette scène tragique, Pierre s'était insensiblement rapproché, lui aussi, d'un précipice. D'un même mouvement, Fritz et Wilhelm l'empoignèrent par le bras. Il était temps, une seconde encore et le malheureux, pour mieux imiter Sultane, s'en allait tomber à cent pieds dans le jardin du couvent, au milieu d'un essaim de Bénédictines en récréation.

« La pauvre bête, ajouta Pierre, nous l'avons retrouvée morte à dix pas de l'étable. »

« C'est un malheur, mon pauvre Pierre, mais il faut en prendre son parti. Une bête morte, même par accident, ne se vend pas pour la boucherie, personne n'en veut; certainement M. Kauffmann, le boucher de Lucerne, ne l'achètera pas; il nous reste à manger nous-mêmes la Sultane. Tu m'enverras le filet, que je partagerai avec Wilhelm, et tu me tiendras compte du prix de la peau. »

Cette décision prise, après qu'ils eurent enfoncé le pouce dans la culotte de plusieurs vaches, afin de constater leur état prospère, les deux compagnons se dirigèrent à gauche, vers le bois de sapins. Ils marchaient depuis une demi-heure, quand au-dessus de leurs têtes on entendit le cor des Alpes. L'instant d'après, sur les cimes voisines, d'autres cors répondirent.

« Les pâtres annoncent l'heure de midi, fit remarquer Fritz qui était, plus que Wilhelm, familiarisé avec les mœurs de la haute montagne. Mettons-nous à genoux, écoute, voici la prière. »

Le pâtre, perché à perte de vue sur le Musen, scandait lentement et à gorge déployée les paroles de l'Ave Maria.

Cependant l'imagination de Wilhelm s'était mise en campagne. Fritz avait en cet endroit une vingtaine de vaches, un peu plus haut une trentaine, quel pouvait bien être son revenu annuel?

Sans qu'il y paraisse, la question n'était pas facile à résoudre, surtout pour Wilhelm. Il était expert en la matière, nous l'avons dit, et il n'y a pas à en rabattre. Révétons de suite que Wilhelm avait été plusieurs années simple garçon d'étable dans une grande vacherie des environs de Versailles; mieux que quiconque il connaissait le maniement des vaches, aucun pâtre des Quatre-Cantons n'aurait pu lui en remontrer sur la pratique; mais jamais il ne lui était venu à l'esprit de faire des calculs sur les prix de revient, sur le rendement brut ou net d'une vache. Chez son maître, il soignait consciencieusement ses bêtes, sans espoir de fortune; il touchait de bons gages, que lui importait le reste? Jamais il ne s'était demandé comment le litre de lait qui revient à 10 centimes à la ferme se vendait à Paris 80 centimes ou même 1 franc.

Aujourd'hui pourtant, Wilhelm tenait mordicus à faire des additions, des soustractions, des multipli-



cations, des divisions, et qui, pis est, voulait les faire de tête. Ces calculs devaient avoir pour lui un intérêt particulier, car il n'en démordait pas. Sa tête travaillait, travaillait, comme jamais tête de berger n'a travaillé.

« Je sais, se disait-il, qu'une bonne vache de nos pays donne, au bas mot, huit litres de lait par jour et cela pendant environ trois cents jours. Soit 2,400 litres qui, au prix de 12 francs les 100 litres, font 288 francs; mais la vache a un veau, qu'on vend bien 100 francs au bout de six mois : cela fait 388 francs, qui, multipliés par 50 vaches...

— Penses-tu, dit soudain Fritz, que M. Sprüngli soit réélu landammam ?

— Qui, multipliés... Ah ! pardon, je réfléchissais à autre chose. Eh, ma foi oui, M. Sprüngli a rendu de grands services; moi, je suis d'avis de lui redonner nos voix. »

Et la conversation s'engagea sur les affaires politiques de Stanz, de Buochs, de Beckenried et autres lieux circonvoisins.

Or, il faut avoir le cerveau monté tout exprès pour causer politique et faire en même temps des multiplications; César, assure-t-on, dictait à quatre secrétaires, à la même heure, en styles différents, mais on n'a jamais dit qu'il traitât des sciences exactes. Wilhelm, pas plus fort que César en arithmétique, voyait s'écrouler à tout instant l'échafaudage de ses calculs : c'était toujours à recommencer.

Pourtant, à force de patience, il finit par attraper son chiffre : 388 francs multipliés par 50 égalent 19,400 francs.

Et l'ascension continuait.

Au delà du bois de sapins, le paysage change de caractère. Plus de forêts, ça et là des bouquets de bois émergeant de prairies à pentes tellement raides que le pied a peine à s'y tenir. Une croix plantée à six cents pieds au-dessus de nos têtes indique le chemin qui mène au sommet du Buochserhorn.

De loin en loin, d'étage en étage, sur le vert tapis des prés, des chalets noircis par le temps, que leur toiture en planches chargée de grosses pierres espacées de mètre en mètre protège contre les ouragans. Le plus important est celui de Fritz Odermatt. Sous le toit sans cheminée s'élèvent quatre parois de solives transversales, mal assemblées, pour permettre à l'air de se renouveler et à la fumée de s'échapper. Sur le devant, le toit débordant de trois mètres repose sur des piliers de bois. A côté, une étable très spacieuse, bâtie également en bois, où l'on fait descendre, par une savante combinaison de petits aqueducs formés de troncs de sapins creusés, les eaux d'une source, précieuse pour entretenir la propreté à une altitude où la paille de litière est inconnue. Enfin, l'établissement comporte encore une cabane

de planches suspendue à deux mètres du sol. On y monte par une échelle mobile. C'est la demeure du pâtre. S'il fait mauvais temps, les vachers en villégiature d'été dans les Alpes trouvent un refuge à l'étable; dans la pièce principale, on fait les fromages; dans le grenier, bâtiment annexe pareillement monté sur des piliers, on les sale, on les racle et on les conserve. Un chalet bien compris est une petite fabrique de fromages montée de toutes pièces.

Fritz en possédait deux, celui que nous venons de visiter et un autre sur le Buochserhorn. Il était aussi propriétaire de la maisonnette qu'habitaient dans la vallée Pierre et sa famille. Près de cette dernière maison, il y avait une étable réservée pour les vaches malades et pour les veaux; on reconnaît le lieu où se passait hier le drame de la mort de Sultane.

Autour de ses deux chalets, Fritz n'avait à lui que des lambeaux de prés. Pour nourrir ses cinquante vaches divisées en deux bandes, il louait tous les étés une partie des prairies avoisinantes.

« Sapristi, se dit intérieurement Wilhelm en se frappant le front, j'ai oublié quelque chose : le fumier ! Voyons, une vache en produit de sept à dix mille kilos par an, mettons huit mille; à 10 francs les mille kilos, cela fait 80 francs qu'il faut ajouter au rendement d'une vache, 388 et 80 font 468, qui, multipliés par 50...

— Tiens, s'écria Fritz, voilà précisément l'endroit où Sultane a fait le saut fatal ? Regarde comme les branches de sapins sont brisées sur son passage. »

Wilhelm regardait, mais sans rien voir; multiplicateur et multiplicande dégringolaient pêle-mêle comme une avalanche.

Ils dépassèrent la croix et se hissèrent sur la prairie jusqu'à la cime du Buochserhorn.

Les touristes ne font guère cette ascension, qui n'est point sur l'itinéraire Cook ou Lubin et n'offre ni chemin de fer à crémaillère ni tramway funiculaire. Ils ont tort, le spectacle est incomparable. L'horizon du Rigi est plus vaste; celui-ci s'étend également à des distances prodigieuses, mais il est plus champêtre et plus sauvage.

Le Rigi-Kulm est à 1,800 mètres au-dessus de la mer, le Buochserhorn à 1,809 mètres. Le Rigi est campé au beau milieu des hautes montagnes qui se mirent dans les lacs des Quatre-Cantons et de Zug; les blanches têtes des glaciers forment un merveilleux contraste avec l'émeraude des eaux. Au Buochserhorn, le panorama est à peu près le même; mais un premier plan de prairies, frais manteau jeté sur les monts, puis de sombres forêts de sapins, remplacent l'onde transparente des lacs. Au nord, Lucerne, les lacs de Sempach, de Hallwyl et de Baldeg; sur l'horizon, les sommets du Jura. A l'est, le Rigi, qui paraît d'ici servir de base aux glaciers



d'Appenzell ; les Mythen et le Hochfluch dominant le joli village de Brunnen ; la large crête glacée du Glarnisch, au-dessous la coupole massive de la Frohnalp et le glacier de Todi ; au sud, celui de l'Urirothstock et du superbe Titlis ; au sud-ouest, au-dessus du Stanserhorn, dans le lointain, la Jungfrau ; plus près de nous, le Pilate aux dents aiguës.

Nous avons nommé les crêtes qui menacent le ciel, sur la ligne de l'horizon. Immédiatement à nos pieds, la belle vallée de Stanz longeant le Bürgenstock chargé d'un monde de sapins ; les collines d'Ennerberg, le village de Buochs et son gai clocher, le Vitznauerstok, Gersau, Beckenried, les monts verdoyants et boisés de Seelisberg et de Sonnenberg surmontés des hautes murailles du Niederbauen, les défilés étroits et sauvages de Rickenbach ; enfin, le Wallenstock, montagne franche, *freiberge*, où le chamois, le bouquetin, le renard, le lynx et la marmotte, trouvent, de par la loi fédérale, un inviolable droit d'asile.

Pour redescendre à Buochs, on met trois bonnes heures. Fritz donna en passant un coup d'œil de propriétaire à sa deuxième alpe placée non loin du chemin des piétons. Les trente vaches répandues dans ces prairies étaient en parfait état. Il n'en était pas de même des constructions. Nous avons dit que, l'hiver précédent, le chalet s'était effondré sous le poids de la neige. L'ascension entreprise par Fritz avait précisément pour objet, nous le savons, de constater le dégât et d'ordonner les réparations.

En homme entendu, Fritz se rendit promptement compte des travaux à faire, donna ses instructions au père et lui annonça le prochain envoi d'une provision de ciment de Rotzloch.

De ce côté du Buochserhorn, on descend à l'aventure, à travers prés, à travers bois. Cette route fantaisiste est fréquentée par les pâtres, qui vont porter à Buochs les fromages de Sprientz fabriqués dans les chalets. On les rencontre, le dos chargé de trois ou quatre fromages d'un poids total de 75 à 100 kilogrammes, le corps en avant, dévalant la montagne, l'alpenstock à la main. Les gages de ces pâtres, qui vivent de lait, de beurre, de fromage et de miel, est de deux à trois cents francs par an. Jamais on ne verra une plus éclatante application de la parole de Dieu : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Ailleurs, de pareils travailleurs se révolteraient contre l'infâme capital ; dans le canton d'Unterwalden, sans se plaindre de leur sort, ils vont ainsi de la vie terrestre à celle de l'éternité, la religion les guide et les soutient. N'est-ce pas le secret du vrai bonheur ?

Vers cinq heures, Fritz et Wilhelm franchirent, au-dessus d'Ennerberg, la forêt communale où les gens de Buochs prennent gratuitement, chaque année, leur petite provision de bois ; hêtres, érables,

bouleaux, frênes, trembles, aunes, châtaigniers, peuplent la côte, mêlés au monde des épicéas, des mélèzes et des aroles. Rien n'égale la majesté de ces sites alpestres où les arbres se renouvellent d'eux-mêmes depuis des siècles. Les grands sapins voient à leurs pieds les souches de leurs ancêtres, témoins des luttes pour la liberté de l'Helvétie ; quand le vent souffle, on dirait un branle-bas de bataille mené par Stauffacher, Furst, Melchthal, Guillaume Tell et Vinckelried. Plus d'un sapin qui dresse aujourd'hui la tête pourrait conter les incendies et les massacres de l'armée de la Révolution française en 1798, et l'héroïque défense des gens d'Unterwalden. Ils sont là, ces beaux arbres, plantés à pic les uns au-dessus des autres, droits, sveltes, blancs ou noirs, moussus, pleurant la résine, allongeant leurs bras treillisés de lichens. L'œil embrasse des échiquiers immenses, avec leurs rois, leurs reines, leurs cavaliers et leurs fous, bizarrement jetés sur la montagne, selon le jeu incohérent de la nature ; puis l'aspect change tout à coup, l'art, croirait-on, y a mis la main : c'est une enfilade rectiligne de colonnes réunies par des arceaux, au bout desquelles le regard cherche l'autel d'une cathédrale gothique. L'autel, le voici : un gros rocher descendu de la montagne s'est arrêté tout au bout de la nef, des mousses blanches et vertes l'ont orné de leurs dentelles ; au-dessus, les rayons d'un soleil ardent percent les aiguilles de sapins en myriades de points de feu. Inclignons-nous et adorons, Dieu a lui-même bâti et illuminé son temple et son autel.

Au sortir de la forêt, la vallée de Stanz apparaît de nouveau. Fritz et Wilhelm descendirent lentement les petits sentiers qui serpentent le long des pentes vertes du Buochserhorn, et six heures sonnaient à l'horloge de Buochs quand ils mirent le pied sur l'escalier de l'église, au sommet de la grande rue bordée de chalets et de jolies maisons, qui s'en va jusqu'aux scieries et à la filature de soie qu'alimentent les eaux torrentueuses de l'Aa.

Les deux amis laissèrent à gauche l'hôtel du *Cerf*, prirent la place à droite, au détour de l'hôtel de la *Couronne*, passèrent près du chalet Risi, élégant et coquet comme un joujou de bazar sortant de sa boîte, et s'en allèrent d'un trait, à deux cents pas de là, dîner sous les impénétrables charmilles du Kreuzgarten où se trouvait nombreuse compagnie en train de vider un tonneau de bière de première marque.

Rentré seul chez lui, Wilhelm n'eut qu'une hâte : prendre un crayon et mettre en ordre les chiffres qui se livraient dans son cerveau à une danse infernale. Il y parvint non sans peine, car après le compte des recettes vinrent le chapitre des dépenses, les frais généraux de l'exploitation de Fritz, les frais de nourriture de cinquante vaches, la location des



alpes, l'entretien des chalets, les gages du personnel, l'intérêt du capital immobilier, enfin les dépenses imprévues, et, comme on dit, le tour du bâton. En France, il donnait par jour à chaque bête, 4 kilos de foin, 2 kilos de paille, 10 kilos de betteraves, 5 kilos de carottes, c'était réglé à n'y pas revenir; mais ici le régime n'était plus le même : en hiver l'étable, en été les prairies alpestres.

Nous n'entrerons point dans le dédale des calculs de Wilhelm; disons seulement qu'après avoir travaillé trois heures et couvert de chiffres six feuilles de papier, il découvrit que Fritz Odermatt pouvait bien se faire, bon an mal an, un revenu de six à sept mille francs.

« Allons! dit Wilhelm, c'est un richard : j'étais trop ambitieux. »

Et cette nuit-là, Wilhelm Müller ne dormit pas de bon cœur.

— La suite prochainement. — H. LA FORÊT.

### UN EX-VOTO A NOTRE-DAME DE LOURDES <sup>(1)</sup>

L'accent pieux et sincère de ce récit suffirait à lui seul à le rendre touchant. L'émotion ressentie par l'auteur, sa foi vive et confiante se communiquent à ceux qui lisent son livre.

C'est une histoire toute simple d'ailleurs, mais qui nous fait entrer dans l'intimité d'une de ces familles où les traditions du foyer chrétien conservent, avec la vertu, le sentiment de l'honneur et la plus exquise distinction du cœur et de l'esprit. Vivre avec de belles âmes, partager leurs épreuves et leurs joies, apprendre à leur exemple comment il faut se conduire à travers ce pèlerinage de la vie si troublé, souvent si pénible, mais que la main de Dieu dirige quand on s'y abandonne avec fidélité, tel est l'intérêt de cette lecture. On s'y attache d'autant plus qu'il s'y mêle pour beaucoup la réminiscence d'émotions déjà éprouvées, de tableaux et de scènes semblables entrevus de leurs yeux dans ces pieux pèlerinages qui, dans ces dernières années, ont entraîné les foules sur tous les chemins de nos plus vénérés sanctuaires.

Parmi les chrétiens fervents, il en est peu qui ne se soient agenouillés au moins une fois devant cette grotte de Lourdes, témoin des ardentes supplications de la terre et des bienfaits du ciel. Tous au moins, de près ou de loin, ont ressenti les effets de cette source de grâce qui coule si abondante des rochers de Massabielle pour se répandre sur le monde entier par les mains de la Vierge immaculée. On aime à s'y retrouver par la pensée avec les pieux voyageurs

(1) *Un Ex-Voto à Notre-Dame de Lourdes*, par Th. de Caër, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. — Prix, franco par la poste : 3 fr. 50.

qui vous racontent les incidents de leur pèlerinage et on partage leur enthousiasme et leur confiance.

La plume de l'auteur, délicate et élégante, ajoute un charme de plus à ces pages. Nous leur souhaitons un plein succès.

JEHAN.

### L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

(Voir pages 219 et 239.)

Les demoiselles Duplay, filles d'un meunier chez lequel logea Robespierre, étaient bonnes musiciennes, lisaient Racine et Rousseau. Ces exemples prouvent assez que dans les familles bourgeoises l'éducation était généralement fort soignée et plus sérieuse que dans la noblesse. Même par les petits moyens le tiers état cherchait à devenir quelque chose. Qu'il y ait encore eu des ignorantes et des pédantes, nous ne le nions pas. Les Bélise et les Philaminte, les Chrysale, les Martine même, sont de tous les temps. Mais de l'union d'Henriette et de Clitandre est née une génération de filles qui, suivant les conseils de leur père, veulent non pas être savantes, mais avoir des clartés de tout. Elles ont eu raison, car Fénelon, bon juge en cette matière, nous dit : « L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie. »

Les femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle auraient pu être plus instruites, mais encore en savaient-elles généralement assez pour tenir leur place dans le monde. M<sup>me</sup> de Rémusat dit très bien que l'éducation doit nous préparer à l'état que nous remplirons dans la société. Elle souhaite qu'on donne aux femmes une instruction qui leur permette de s'intéresser aux travaux et aux occupations de leur mari. Tout ceci est fort juste, et nous avons vu que dans les familles, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on donnait une éducation parfaitement en harmonie avec les habitudes du monde. Les jeunes filles de la noblesse n'avaient d'autre but que d'être des femmes agréables; pour s'intéresser aux travaux de leurs maris il ne leur fallait pas de grands efforts : la plupart des maris dans ce monde-là ne faisaient rien de sérieux. Les fêtes, le jeu, le spectacle, les réceptions de la cour, détournaient les parents de s'occuper de leurs enfants autrement que pour les parer. Aussi un grand nombre de familles faisaient-elles élever leurs filles au couvent, et celles-ci évitaient au moins la vue des désordres scandaleux de leurs parents. C'est à cause de cela que Rollin n'hésite pas à recommander aussi pour les jeunes gens le régime de l'internat. Il était, au dire de Rollin et déjà de son temps, plus moral que la vie de famille. Au milieu d'une société comme celle du XVIII<sup>e</sup> siècle en France, que vouliez-vous que